

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 1-2

Nachruf: Joseph Joachim
Autor: Birnbaum, Al.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JOSEPH JOACHIM

La mort de Joseph Joachim, c'est le dernier accord d'une époque qui dorénavant appartient à l'histoire. Il était le dernier dont l'apparition, dans la vie privée et sur l'estrade, nous rappelât une période de musique que nous sommes habitués à appeler la période romantique et qui était en vérité le berceau de notre musique moderne. Après la mort de Beethoven, de Schubert et de Weber, il y eut un moment de chaos dans la musique ; on en était arrivé à trouver les derniers quatuors du Maître de Bonn fous et impossibles, Schubert était presque inconnu et sur l'estrade régnait sans rival et sans critique le virtuose, celui qui, par des prodiges de mécanisme, savait faire oublier que la musique qu'il jouait était dépourvue de sens, de dignité et de beauté. C'étaient des paraphrases sur des airs connus, des fantaisies sur des danses, des pot-pourris d'opéras italiens célèbres qui dominaient dans la salle de concert ainsi que dans les salons. Des compositeurs pour orchestre d'une miévrerie surprenante, comme Reissiger, Kalliwoda *e tutti quanti*, étaient les génies du jour, et à part quelques dilettantes choisis, nul ne se rappelait qu'un nommé J.-S. Bach a écrit des morceaux assez convenables, et que *Don Juan* est un opéra de Mozart.

Au milieu de ce déchaînement de mauvais goût surgit un phare, qui bientôt devait jeter un flot de lumière à travers ces ténèbres : la nouvelle école romantique, et avant tout son père spirituel, Robert Schumann. Impossible de concevoir l'évolution de notre musique actuelle si l'on fait abstraction de ce grand esprit. Il n'était pas considéré comme le plus grand compositeur de son temps par ses amis : c'est plutôt à Félix Mendelssohn que l'on reconnaissait ce titre ; mais il fut à coup sûr l'esprit dirigeant d'une pléïade qui comptait parmi ses membres des hommes comme Chopin et Berlioz. Dans sa *Neue Musikzeitung*, dont il était à la fois le rédacteur en chef et le principal collaborateur, il s'est fait le porte-parole de cette phalange de génies originaux et pleins d'enthousiasme. Robert Schumann était un critique noble et indulgent partout où il croyait découvrir la moindre indication de talent, féroce et railleur envers la médiocrité et les ennemis du génie, les « Philistins » comme il les appelait. Ce n'est pas seulement dans son *Carnaval* qu'il battait le tambour dans la « marche contre les Philistins », mais plus souvent encore dans son journal et dans ses lettres.

Mendelssohn, qui était directeur du Gewandhaus de Leipzig, traduisait la théorie de son grand frère dans la pratique avec son éminent talent de chef d'orchestre. Mendelssohn et Schumann ont appris à leurs contemporains à comprendre et à aimer Bach, Beethoven et Schubert. L'un et l'autre conservaient en outre une parenté spirituelle avec le chantre de *Fidelio* par leur maître de piano Berger, qui avait été son élève et ami ; par Czerny, maître de Liszt et ami de Beethoven, et par beaucoup d'autres. Schumann a pour ainsi dire débuté dans la carrière de critique musical par la découverte de Chopin,

dans son fameux article intitulé *Un opus 2*, où il signalait dans les variations de Chopin pour piano et orchestre sur *Don Juan* l'étincelle du génie — nous autres musiciens modernes en restons ébahis, car aujourd'hui, souvent après une sixième ou septième symphonie, on ne sait pas encore si le compositeur a du talent — ; il a terminé sa mission en annonçant le jeune J. Brahms comme le Messie de la musique nouvelle.

C'est dans ce milieu de gens de talent, d'enthousiasme et de cœur que parut un jour le petit Joseph Joachim. Né en Hongrie, au pays du vin et du rythme, il était allé de bonne heure à Vienne où il avait travaillé avec Böhm, qui fut aussi le maître de Ernst, le rival de Paganini. De là, il se rendit à Leipzig, où il fut accueilli avec joie par Mendelssohn et où il devint peu après l'ami préféré de Robert Schumann, dont la santé commençait déjà à décliner. C'est Mendelssohn qui présenta ce jeune garçon de douze ans dans un concert philharmonique à Londres, où le jeune Joachim joua pour la première fois en public le concerto de Beethoven, qui resta jusqu'à la fin étroitement associé à son nom. C'est dans ce milieu d'élite que le jeune violoniste reçut ses éperons de chevalier de l'Art et toujours depuis il est resté fidèle à l'idéal que lui avaient inculqué les maîtres de sa jeunesse.

* * *

Suivons Joachim dans les différentes phases de sa carrière artistique. Très jeune, mais déjà réputé l'un des premiers violonistes du monde — ce qui veut dire quelque chose, quand on pense que des maîtres tels que Ernst, Vieuxtemps, Lipinski, Léonard, étaient à l'apogée de leur gloire — il est membre de l'orchestre du Gewandhaus aux côtés de Ferdinand David. Mais il n'y resta que peu de temps. C'est alors qu'il se lie avec Robert Schumann, qui voyait en lui non seulement la plus idéale incarnation de la virtuosité, mais encore plus un talent de compositeur. Schumann lui dédie sa *Fantaisie en ut* pour violon et orchestre et un *Concerto en ré mineur* qui n'a jamais été publié, Joachim ayant trouvé que dans cette dernière composition se remarquaient trop les stigmates de la terrible maladie qui peu de temps après devait emporter un admirable génie. Joachim traverse en spectateur actif une époque inoubliable pour lui ; il assiste à la régénération de la musique moderne sous Mendelssohn, autour duquel se groupent tous les acteurs de ce grand mouvement. Il fait la connaissance de Liszt, avec qui il noue des liens d'amitié qui malheureusement devaient se dénouer plus tard. Mais de même que Liszt a subi profondément l'influence de Paganini, de même Joachim a sûrement subi celle de Liszt. Comme témoignages de l'amitié de ces deux hommes, il reste les dédicaces de la *VII Rhapsodie* pour piano d'un côté et du premier *Concerto en sol mineur* de l'autre.

Quelque temps avant la mort de Schumann, Joachim lui présenta son nouveau protégé, un jeune musicien de Hambourg aux yeux rêveurs et d'aspect timide, Johannès Brahms. Joachim avait fait la connaissance de ce jeune homme chez un virtuose hongrois, Rémenyi, un bohème ambulant qui jouait dans les concerts comme il aurait joué sur la pupta. Liszt, dans son livre *Les tziganes et leur musique*, consacre à Rémenyi un chapitre entier. Schumann s'emballa pour le jeune inconnu, qui n'avait encore rien publié, mais qui avait

déjà en portefeuille trois sonates pour piano, des « symphonies voilées » plutôt, ainsi que les nomma Schumann dans le fameux article où il annonçait Brahms comme l'« homme de l'avenir ». Il n'est pas sans intérêt de signaler la part indirecte prise par Joachim au lancement du maître nouveau.

Joachim quitte Leipzig. Après un triomphe sans pareil remporté à la Fête des Musiciens du Bas-Rhin à Düsseldorf, où il jouait Beethoven et son propre concerto, il va s'installer à Weimar comme premier violon-solo. On s'étonnera peut-être de voir un virtuose tel que Joachim faire sa partie à l'orchestre. Il faut comprendre la différence entre notre temps et le sien. Il y a cinquante ans, il ne suffisait pas d'être un grand virtuose, ou même un grand compositeur pour vivre, il était indispensable d'avoir « une position ». Liszt, Mendelssohn, Schumann, Wagner en sont des exemples. A Weimar, Joachim compose une ouverture pour *Hamlet* tout imprégnée du néoromantisme de Liszt. Il quitte bientôt sa situation pour aller à Hanovre en qualité de violon-solo au théâtre royal. Une étroite amitié l'attacha au roi plus tard détrôné par les Prussiens et à la reine. Entre temps, il fait sa première apparition à Berlin. C'est après ce concert que le titre de « roi du violon », qui devait lui rester, lui fut donné pour la première fois. Ici comme partout, ce n'étaient pas les tours de force du virtuose qui lui valaient ce titre glorieux, mais l'interprétation magistrale des œuvres classiques de Beethoven, Mendelssohn et Bach.

Passons rapidement sur les années que Joachim passa à Hanovre — on trouvera tous les détails sur la vie du Maître dans le beau livre de A. Moser, *Joseph Joachim*. Mentionnons seulement son mariage avec Amalie Weiss, contralto au théâtre royal et signalons la composition du magnifique concerto en ré mineur n° 2, dit « concerto dans le style hongrois », qui malheureusement est trop hérissé de difficultés pour être joué par tous les violonistes, mais qui, dédié à Brahms, est un témoignage de l'amitié qui unissait les deux hommes. Nous retrouvons Joachim à la tête de l'Académie royale à Berlin, où il fut appelé en 1869. C'est ici que commence la période de la vie du Maître où il a le plus mérité la reconnaissance des âges prochains. Mettant de côté son amour-propre de virtuose, il est resté presque constamment cloué à son pupitre de professeur, enseignant à des élèves accourus de toutes les parties du monde son art sublime. Ces leçons sont inoubliables pour ceux qui ont eu le bonheur d'admirer le beau vieillard dans sa difficile et énervante fonction. Parmi les violonistes de notre époque, il en est très peu qui ne furent pas élèves de Joachim. Même ceux qui étaient d'une école différente ne pouvaient autrement que subir son influence du moment où ils l'approchaient. Nous autres plus jeunes, nous n'avons pas entendu Joachim dans la plus grande perfection de son mécanisme, mais souvent encore, quand il prenait son violon pour montrer à un élève un trait ou pour jouer une phrase, il était éblouissant de rythme, de technique et d'élégance.

Joachim, malgré l'influence de Schumann et de Mendelssohn, malgré le *Concerto* de Beethoven et la *Chaconne* de Bach, qu'il interprétait comme aucun autre, était né virtuose ; et virtuose il est resté, si l'on comprend ce mot comme l'ont compris Mozart, Bach et Beethoven qui, eux aussi, étaient des virtuoses. Quand on écoutait avec une piété profonde les *adagios* des derniers quatuors de Beethoven comme Joachim a su nous les révéler, on était en même temps forcé d'admirer la souplesse du bras droit, le mécanisme brillant de la

main gauche et la sonorité irréprochable que l'artiste savait tirer de son stradivarius.

Joachim n'avait pas la nature combative de son compatriote Liszt, chez qui était inné le talent d'organiser des groupes et des partis. Le grand pianiste fut un guerrier farouche, plein de fougue et de courage ; le violoniste se sentait plutôt fait pour le sacerdoce. Où Liszt soulevait des tempêtes, Joachim apaisait. On a souvent reproché à Joachim d'avoir été un antagoniste de Wagner. C'est un reproche sans fondement. Joachim appréciait les grandes œuvres du Maître de Bayreuth comme tout autre musicien. Mais s'il a préféré les dieux de sa jeunesse, si Brahms lui est resté plus prochement apparenté, qui saurait lui en faire un crime ?

* * *

Il y a dix ans, on a fêté le 60^{me} anniversaire de la carrière artistique de Joachim à la Philharmonique de Berlin. Dans le public ce fut du délice quand le Maître prit, sur l'insistance de ses élèves, son violon pour interpréter le *Concerto* de Beethoven. Ce fut la dernière fois qu'il joua ce concerto en public. En regardant ce beau vieillard à la tête olympienne, on avait l'impression que cet homme, qui depuis 60 ans servait l'art avec le même enthousiasme, était oublié par l'impitoyable Temps. Nous, ses élèves, avons apprécié à cet instant le privilège d'avoir devant nos yeux ce dernier descendant d'une époque musicale fière et sincère. Nous avons compris qu'il y avait là une consolation des triomphes multiples volés par le pur mécanisme au préjudice de la beauté divine, du véritable art, et il ne nous semblait pas possible que cet homme eût 70 ans, nous ne voulions pas admettre qu'il pût nous être arraché un jour. Il nous semblait voir les âmes de Bach et de Beethoven se tendre la main par-dessus sa tête blanche.

Il est mort, et tout ce qui nous attachait à un temps meilleur a disparu pour jamais avec lui. Lundi le 19 août 1907, des centaines de ses élèves ont suivi en sanglotant son cercueil et conduit au dernier repos ce qui fut Joseph Joachim.

AL. BIRNBAUM.

Sur le Maître regretté, le *Courrier musical* publie les anecdotes suivantes :

Joachim voulait un jour s'essayer comme patineur. C'était à l'époque où l'exemple de Napoléon III et de l'Impératrice qui allaient patiner au Bois avait mis ce sport élégant à la mode.

A Berlin, le beau monde fréquentait le lac du Thiergarten. Joachim voulait faire comme tout le monde, mais il lui fallait d'abord quelques leçons de patinage. Comme il n'y avait alors à Berlin ni *skating-ring*, ni professeur spécial, le grand violoniste s'adressa à un des gavroches qui s'amusaient sur la surface gelée du lac. Le petit professeur donna à l'élève quelques indications, mais celui-ci, dès les premiers pas, se flanqua par terre.

— Eh ! monsieur, lui cria le gavroche, si vous croyez que c'est aussi facile que de jouer du violon !...

* * *

On demandait un jour à l'éminent violoniste quelle influence le développement de la chevelure pouvait exercer sur le talent d'un musicien.

— Enorme ! répondit le virtuose, et l'expérience est là pour le prouver. L'abondance ou la rareté du poil capillaire varie avec l'instrument que l'artiste emploie.

— Le piano est-il favorable ou nuisible aux chevelures absalonniennes ?

— Très, très favorable. Voyez plutôt Liszt, Rubinstein, Paderewsky, Diémer. De même le violon — Paganini, Kubelik — le violoncelle et la harpe. Par contre, l'usage des instruments à vent, le trombone et le piston, par exemple, entraînent une calvitie précoce.

Et le maître citait avec un clignement d'yeux significatif, les noms de plusieurs vieux exécutants du Conservatoire de Berlin.

C'est une opinion.

* * *

Le roi des violonistes fut un jour invité à dîner par un des plus puissants rejetons de la dynastie des Bleichroëder. Le prince de la dynastie se disait que cela ferait bien d'avoir à dîner un artiste de cette valeur et que c'était l'occasion de donner économiquement un beau concert à ses invités.

Joachim, ne devinant pas ces arrières-pensées, accepta l'invitation, et le gros financier de dire négligemment :

— Vous apporterez votre violon, n'est-ce pas ?

— Je vous remercie en son nom, répondit Joachim, mais mon violon ne dîne jamais en ville.

* * *

Ainsi que nous le disions il y a quinze jours, le plus beau des Stradivarius de Joachim, — il en possédait trois, — a été donné par lui à M. Harald Joachim, son neveu, professeur à Oxford. M. Paul de Wit, directeur d'un journal publié à Leipzig et consacré à la facture instrumentale, nous fournit sur ce violon et sur la manière dont il est venu entre les mains de Joachim d'intéressants renseignements ; il écrit « Ce superbe instrument fut offert au maître, le 15 avril 1889, dans la salle Saint-James de Londres, à la fin d'un concert qui eut lieu à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la carrière. Un grand nombre de ses admirateurs anglais s'étaient réunis en comité pour lui faire ce présent. Le violon fut payé 30.600 francs : il vaudrait maintenant beaucoup plus. Le couvercle de la boîte porte ces mots inscrits sur une petite plaque de métal : « A Joseph Joachim. Pour perpétuer le souvenir du cinquantième anniversaire du jour où il s'est fait entendre pour la première fois en public, et en témoignage de haute admiration et de grande estime de ses amis d'Angleterre, 15 avril 1889 ». Le violon, qui précédemment avait été joué par Viotti, sort de la collection de Labitte, à Paris ; il est très bien conservé. Il appartient à la deuxième et meilleure période de Stradivarius. Sir Frédéric Leighton, le président de l'Académie royale des beaux-arts, exprima, par quelques paroles chaleureuses, son admiration à Joachim en lui remettant le violon ; le maître répondit en anglais qu'il était déjà l'heureux possesseur de deux Stradivarius, mais qu'il avait toujours ardemment désiré en avoir un de la couleur la plus recherchée, rouge sombre, tel que celui qu'on venait de lui offrir. Il ajouta qu'il conserverait toute sa vie ce noble présent. En effet, ce violon devint son instrument favori. Quant aux deux autres Stradivarius qui font partie de la succession de Joachim, nous ne savons pas encore à qui ils sont destinés. »

